

« cachée : » *Qui vicerit, dabo ei manna absconditum*¹; des douceurs cachées : *Dabo ei edere de ligno vitæ*² : « Je donnerai au victorieux à manger du fruit de l'arbre de vie. » Quoi ! est-ce quelque chose de semblable à nos fruits ordinaires ? n'attendez pas que vous en trouviez en ce monde. Il ne croît que dans le jardin de mon Père, et il faut que le terroir en soit cultivé par sa propre main : *quod est in paradiso Dei mei*³ : « qui est dans le paradis de mon Dieu. » *Dabo ei nomen novum*⁴ : « Je lui donnerai un nom nouveau. » Dieu ne donne point un nom sans signification. C'est pourquoi quand il change le nom à Abraham et à Jacob, il en atteste incontinent la raison : et la preuve en est évidente au nom de son Fils. La raison est qu'à Dieu, dire et faire c'est la même chose : *Dixit et facta sunt*⁵ : « Il a dit, et tout a été fait. » Et ici, *Dabo ei nomen novum*, « Je lui donnerai un nom nouveau, » et non-seulement il sera nouveau, mais encore est-il inconnu ; et il faut en avoir en soi la signification, pour l'entendre : *quod nemo scit, nisi qui accipit*⁶ : « Nul ne le connaît que celui qui le reçoit. »

L'apôtre saint Paul avait vu quelque chose de cette gloire ; disons mieux, il en avait ouï quelque chose dans la proximité du lieu où il fut ravi. N'attendons pas qu'il nous en dise des particularités : il en parle comme un homme qui a vu quelque chose d'extraordinaire, qui ne nous en fait la description qu'en méprisant tout ce que vous lui pouvez apporter au prix de ce qu'il a vu, ou bien en avouant qu'il ne saurait l'expliquer. Il en marque quelques conditions générales, qui nous laissent dans la même ignorance où il nous a trouvés : *ut sciatis cum omnibus sanctis quæ sit longitudo, et latitudo, et sublimitas, et profundum*⁷ : « afin que vous compreniez avec tous les saints quelle est la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur de ce mystère. » Ne vous semble-t-il pas entendre un homme qui aurait vu quelque magnifique palais, semblable à ces châteaux enchantés de qui nous entretiennent les poètes, et qui ne parlerait d'autres choses sinon de la hauteur des édifices, de la largeur des fossés, de la profondeur des fondements, de la longueur prodigieuse de la campagne qu'on découvre ; au reste ne peut pas donner une seule marque pour le reconnaître, ni en faire une description qui ne soit grossière : tant il est ravi en admiration de ce beau spectacle ! Voilà à peu près ce que fait le grand apôtre. Il ne nous exprime la grandeur des choses qu'il a vues, que par l'em-

¹ Apoc. II, 17.

² Ibid. 7. — ³ Ibid. — ⁴ Ibid. 17.

⁵ Psal. XXXII, 9. — ⁶ Apoc. II, 17

⁷ Ephes. III, 18.

pressement où il est de les décrire, et par la peur qu'il a d'en venir à bout. Demandez-lui-en des particularités : il vous dira que cela est inconcevable ; tout ce que vous pouvez lui dire n'est rien à comparaison. Parlez-lui des grandeurs de ce monde, et de toute la beauté de l'univers, pour savoir du moins ce que c'est que ce royaume par comparaison et par ressemblance : il n'a rien à vous dire, sinon : *Existimavi sicut stercora*¹ : « J'ai tout regardé comme du fumier et de l'ordure. » Ne lui alléguiez point le témoignage de vos yeux ni de vos oreilles : Dieu agit ici par des moyens inconnus.

Il donne un tour tout nouveau à la créature : et puisque, comme j'ai dit, en cette action il ne prend point de loi que de sa puissance, et qu'il ne s'attache pas à la nature des choses, nous ne pouvons pas plus concevoir cet effet que sa vertu. Les choses prendront tout une autre face, d'autant que Dieu agira « par cette opération, par laquelle il se peut tout assujettir, » c'est-à-dire, changer tout l'ordre de la nature, et faire servir toute sorte d'êtres à sa volonté : *secundum operationem qua possit subjicere sibi omnia*². C'est pourquoi l'œil, qui voit tout ce qu'il y a de beau dans le monde, n'a rien vu de pareil ; l'oreille, par laquelle notre âme pénètre les choses les plus éloignées, n'a rien entendu qui approche de la grandeur de ces choses ; l'esprit, à qui Dieu n'a point donné de bornes dans ses pensées, toujours abondant à se former des idées nouvelles, ne saurait se figurer rien de semblable : *Neque oculus vidit, neque auris audivit, neque in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus diligentibus se*³ : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. » Le Sauveur du monde, le plus juste estimateur des choses qui pût être ; voyant d'un côté la gloire que son Père lui présentait, d'autre côté l'infamie, la cruauté, l'ignominie de son supplice, avec lequel il fallait acheter la félicité : dans cet échange fit si peu d'état de son supplice, qu'à peine le considéra-t-il ; et sans délibération aucune, « dans la vue de la joie qui lui était proposée, » il a souffert la croix en méprisant la honte et l'ignominie : « *Proposito cibi gaudio, sustinuit crucem confusione contempta*⁴. Et il est à remarquer qu'il ne s'agissait que d'une partie accidentelle de sa béatitude, étant en possession de la béatitude essentielle dès sa conception. Et que sera-ce donc de nous qui avons à combattre pour le total, et qui avons à souffrir si peu de

¹ Philipp. III, 8.

² Ibid. 21. — ³ I. Cor. II, 9.

⁴ Hebr. XII, 2.

DEUXIÈME POINT.

chose ? Qu'il est bien vrai, ce que dit l'Apôtre : *Non sunt condignæ passionibus hujus temporis ad futuram gloriam*¹ : « Les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec la gloire du siècle à venir ! » Mais nous ne le concevons pas. Prions donc Dieu qu'il nous fasse la grâce de connaître cette gloire, qui doit être le dernier accomplissement des desseins de Dieu, et quelle doit être la magnificence de ce royaume qui nous est préparé conjointement avec Jésus-Christ, et quel doit être cet effet merveilleux que Dieu opérera dans nos âmes par cette opération surnaturelle et toute-puissante : *Det nobis spiritum sapientiæ* : « Qu'il nous donne l'esprit de sagesse, » dans la connaissance de ses desseins : *et revelationis in agnitione ejus*² : « et de lumière dans la connaissance de son amour : » *illuminatos oculos cordis vestri*³ : « ces yeux éclairés du cœur ; » de ce cœur et de cette âme nouvelle qu'il nous a donnés pour porter notre esprit à des choses tout autres que celles que nous voyons en ce monde, et nous remettre en l'esprit la puissance de Dieu : *ut sciatis quæ sit spes vocationis ejus* : « ce que nous devons espérer d'une vocation si haute, » étant appelés de lui au dernier accomplissement de ses ouvrages : *et quæ divitiæ gloriæ hæreditatis ejus in sanctis*⁴ : « quelle est la richesse et l'abondance de ce royaume : » *et quæ sit supereminens magnitudo virtutis ejus in nos qui credimus*⁵ : « et combien grand sera l'effort de sa puissance qu'il fera sur nous, par l'extension qu'il fera sur nous des miracles et des grandeurs qu'il a opérés en Jésus-Christ : » *secundum operationem potentiae ejus quam operatus est in Christo*⁶. Pussions-nous concevoir l'affection que Dieu a pour nous, par laquelle, « lorsque nous étions morts par nos péchés, il nous a rendu la vie en Jésus-Christ, et nous a ressuscités avec lui : » *Cum essemus mortui peccatis, conresuscitavit nos Christo et convivificavit*⁷ ; voilà l'unité dans la vie : « et nous a fait asseoir dans le ciel en Jésus-Christ : » *et considerare fecit in Christo*⁸ ; voilà l'unité de la gloire : *ut ostenderet in sæculis supervenientibus* : « afin de faire paraître dans l'éternité la magnificence de sa grâce en Jésus-Christ dans ses membres, » par l'écoulement de la gloire de Jésus-Christ sur nous : « *ut ostenderet in sæculis supervenientibus abundantes divitiæ gratiæ suæ, in onitate super nos in Christo*⁹.

¹ Rom. VIII, 18.

² Ephes. I, 17. — ³ Ibid. 18.

⁴ Ibid. I, 18. — ⁵ Ibid. 19.

⁶ Ibid. 20. — ⁷ Ibid. II, 5.

⁸ Ibid. 6. — ⁹ Ibid. 7.

Dieu étant unique et incomparable dans le rang qu'il tient, et ne voyant rien qui ne soit infiniment au-dessous de lui, ne voit rien aussi qui soit digne de son estime, que ce qui le regarde ; ni qui mérite d'être la fin de ses actions, que lui-même. Mais bien qu'il se considère dans tout ce qu'il fait, il n'augmentera pas pour cela ses richesses. Et si sa grandeur l'oblige à être lui seul le centre de tous ses desseins, c'est parce qu'elle fait qu'il est lui seul sa félicité. Ainsi, quoi qu'il entreprenne de grand, quelques beaux ouvrages que produise sa toute-puissance, il ne lui en revient aucun bien que celui d'en faire aux autres. Il n'y peut rien acquérir que le titre de bienfaiteur ; et l'intérêt de ses créatures se trouve si heureusement conjoint avec le sien, que comme il ne leur donne que pour l'avancement de sa gloire, aussi ne saurait-il avoir de plus grande gloire que de leur donner. C'est ce qui fait que nous prenons la liberté de lui demander souvent des faveurs extraordinaires : nous osons quelquefois attendre de lui des miracles, parce que sa gloire se rencontre dans notre avancement, et qu'il est lui-même d'un naturel si magnifique, qu'il n'a point de plus grand plaisir que de faire largesse. Cela nous est marqué dans le livre de la Genèse, lorsque Dieu, après avoir fait de si belles créatures, se met à les considérer les unes après les autres. Certes, si nous voyions faire une action pareille à quelque autre ouvrier, nous jugerions sans doute qu'il ferait cette revue pour découvrir les fautes qui pourraient être échappées à sa diligence. Mais pour ce qui est de Dieu, nous n'oserions seulement avoir eu cette pensée. Non, messieurs, il travaille sur un trop bel original et avec une main trop assurée, pour avoir besoin de repasser sur ce qu'il a fait. Aussi voyons-nous qu'il n'y trouve rien à raccommo-der. Il reconnaît que ses ouvrages sont très-accomplis : *Et erant valde bona*¹ : « Et ils étaient très-bons. » De sorte que, s'il nous est permis de pénétrer dans ses sentiments, il ne les revoit de nouveau, que pour jouir du plaisir de sa libéralité. Il est donc vrai, et nous pouvons l'assurer après un si grand témoignage, qu'il n'y a rien de plus digne de sa grandeur ni de plus conforme à son inclination, que de se communiquer à ses créatures.

Cela étant ainsi, pourrions-nous douter qu'il n'ait préparé à ses saints de grandes merveilles ? Lui qui a eu tant de soin des natures privées de raison et de connaissance, qui leur a donné sa bénédiction avec tant d'affection, qui a attaché à leur être de si belles qualités, qu'aura-t-il ré-

¹ Gen. I, 31.

servé à ceux pour lesquels il a bâti tout cet univers? Car enfin je ne puis croire qu'il ait pris plaisir à répandre ses trésors sur des créatures, qui ne peuvent que recevoir, et qui ne sont pas capables de remercier, ni même de regarder la main qui les embellit. S'il y a du plaisir et de la gloire à donner, il faut que ce soit à des personnes qui ressentent tout au moins la grâce que l'on leur fait. Il est vrai qu'il y a des propriétés merveilleuses dans les créatures les plus insensibles, et c'est cela même qui me persuade qu'il les a si bien travaillées pour en faire présent à quelque autre. Il n'y a que les natures intelligentes qui en connaissent le prix : ce n'est qu'à elles qu'il a donné l'adresse d'en savoir user : elles seules en peuvent bénir l'auteur. Sans doute ce ne peut être que pour elles qu'elles sont faites. L'ordre de sa providence nous fait assez voir cette vérité; parce que la première chose qu'il s'est proposée, c'est la manifestation de son nom. Cela demandait qu'il jetât d'abord les yeux sur quelques natures à qui il se pût faire connaître : et puisque c'était par elles qu'il commençait ses desseins, il fallait qu'il formât tous les autres sur ce premier plan, afin que toutes les parties se rapportassent. Ainsi donc, après avoir résolu de laisser tomber sur elles un rayon de cette intelligence première qui réside en lui, il a imprimé sur une infinité d'autres créatures divers caractères de sa bonté; afin que les unes fournissant de tous côtés la matière des louanges, et les autres leur prêtant leur intelligence et leur voix, il se fit un accord de tous les êtres qui composent ce grand monde, pour publier jour et nuit les grandeurs de leur commun maître. Pour achever ce dessein, il prépare à ses saints une vie tranquille et immortelle, de peur qu'aucun accident ne puisse interrompre le sacrifice de louanges qu'ils offriront continuellement à sa majesté. Alors il leur parlera lui-même de sa grandeur sans l'entremise de ses créatures, pour tirer de leur bouche des louanges plus dignes de lui. Et afin que ses intérêts demeurent éternellement confondus avec ceux de ses élus; en même temps qu'il leur apparaîtra tel qu'il est pour leur imprimer de hauts sentiments de sa majesté, il les rendra heureux par la contemplation de sa beauté infinie. Que dirai-je davantage? il les élèvera par-dessus tout ce que nous pouvons nous imaginer, pour tirer ainsi plus de gloire de leur estime. Si c'est peu de chose que d'être loué par des hommes, il en fera des dieux, et s'obligera par là à faire cas de leurs louanges. Notre Dieu enfin, pour contenir l'inclination qu'il a d'établir son honneur par la magnificence, se fera tout un peuple sur lequel il régnera plus par ses bienfaits que par son pou-

voir; auquel il se donnera lui-même, pour n'avoir plus rien à donner de plus excellent.

Après cela je pense qu'il n'est pas bien difficile de se persuader que Dieu a tout fait pour la gloire de ses saints. N'y aurait-il que l'honneur qu'ils ont de lui appartenir de si près, il faudrait que tout le reste se soumit à leur empire. Et quelque grand que cet avantage nous paraisse, ce n'est pas une chose à refuser aux bienheureux que de commander à toutes les créatures, puisqu'ils ont le bonheur d'être nés pour posséder Dieu. Aussi n'ont-elles point toutes de plus véhémence inclination que de les servir; tout l'effort que font les causes naturelles, selon ce que dit l'Apôtre, ce n'est que pour donner au monde les enfants de Dieu. C'est pourquoi il nous les dépeint « comme dans les douleurs de l'enfantement : » *Omnis creatura parturit*¹. Elles se plaignent sans cesse du désordre du péché, qui leur a caché les vrais héritiers de leur Maître, en les confondant avec les vaisseaux de sa colère. Tout ce qu'elles peuvent faire, c'est d'attendre que Dieu en fasse la découverte à ce grand jour du jugement : *Omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc, revelationem filiorum Dei expectans*² : « Toutes les créatures soupirent, et sont comme dans le travail de l'enfantement, attendant avec grand désir la manifestation des enfants de Dieu. » Et à ce jour, messieurs, Dieu qui leur a donné ce mouvement, afin que tout ce qu'il y a dans le monde sentît l'affection qu'il porte à ses saints, appellera le ciel et la terre au discernement de son peuple : « *Advocabit cælum desursum, et terram discernere populum suum*³. Ils ne manqueront pas d'y accourir pour combattre avec lui contre les insensés⁴; mais plutôt encore pour rendre leur obéissance à ses enfants. Que si dans cet intervalle il y en a quelques-uns qui portent plus visiblement sur leur front la marque du Dieu vivant, les bêtes les plus farouches se jetteront à leurs pieds, les flammes se retireront de peur de leur nuire, et je ne sais quelle impatience fera éclater en mille pièces les roues et les chevalets destinés pour les tourmenter. Enfin que pourrait-il y avoir qui ne fût fait pour leur gloire, puisque leurs persécuteurs les couronnent, leurs tourments sont leurs victoires? Ce n'est que dans la bassesse qu'ils sont honorés : la seule infirmité les rend puissants. « Et les instruments mêmes de leur supplice sont employés à la pompe de leur triomphe : » *Transeunt in honorem triumphi etiam instrumenta supplicii*⁵. Pour cela le Fils

¹ Rom. VIII, 22.

² Ibid. 19, 22.

³ Psal. XLIX, 4.

⁴ Sap. V, 21.

⁵ S. Leo. Serm. LXXXIII, cap. IV.

de Dieu, dans cette dernière sentence qui déterminera à jamais l'état dernier de toutes les créatures, les appelle au royaume qui leur est préparé dès la constitution du monde. Que nous marquons ces paroles? Car il dit bien aux damnés que les flammes leur sont préparées; mais il n'ajoute pas, dès la constitution du monde. Et cependant l'enfer a été aussitôt fait que le paradis, d'autant qu'il y a eu aussitôt des damnés que des bienheureux.

Sans doute notre juge ne nous veut apprendre autre chose, sinon que la création du monde n'était qu'un préparatif du grand ouvrage de Dieu, et que la gloire des saints en serait le dernier accomplissement. Comme s'il disait : Venez, les bien-aimés de mon Père, il a tout fait pour vous : à peine posait-il les premiers fondements de cet univers, qu'il commençait déjà à songer à votre gloire : *a constitutione mundi*¹ : « dès la création du monde; » et il ne faisait alors que vous préparer votre royaume : *Venite, benedicti Patris mei*², « Venez, les bien-aimés de mon Père. » Il me semble, messieurs, qu'il y a là de quoi inciter les âmes les moins généreuses. Que jugez-vous de cet honneur? Est-ce peu de chose, à votre avis, d'être l'accomplissement des ouvrages de Dieu, le dernier sujet sur lequel il emploiera sa toute-puissance; et qu'il se repose après toute l'éternité? Il y aura de quoi contenter cette nature infinie. Lui qui a jugé que la production de cet univers n'était pas une entreprise digne de lui, se contentera après avoir consommé le nombre de ses élus. Toute l'éternité il ne fera que leur dire : Voilà ce que j'ai fait, voyez; n'ai-je pas bien réussi dans mes desseins? pouvais-je me proposer une fin plus excellente?

Vous me direz peut-être : Comment se peut-il faire que tous les desseins de Dieu aboutissent aux bienheureux? Jésus-Christ n'est-il pas le premier-né de toutes les créatures? n'est-ce pas en lui qu'a été créé tout ce qu'il y a de visible et d'invisible? Il est la consommation de tous les ouvrages de Dieu. Et sans aller plus loin, les paroles de mon texte nous font assez voir que les saints ne sont pas la fin que Dieu s'est proposée dans tous ses ouvrages, puisque eux-mêmes ne sont que pour Jésus-Christ : *vos autem Christi*³ : « et vous êtes à Jésus-Christ. » Tout cela est très-véritable, messieurs; mais il n'y a rien, à mon avis, qui établisse plus ce que je viens de dire. Le même apôtre qui a dit que tout est pour Notre-Seigneur, a dit aussi que tout est pour les élus. Et non-seulement il l'a dit; il nous a donné de plus une doctrine admirable pour le comprendre.

¹ Matth. XXV, 34.

² Ibid. — ³ I. Cor. III, 23.

Il nous apprend que Dieu, afin de pouvoir donner cette prérogative à son Fils, sans rien déroger à ce qu'il préparait à ses saints, a trouvé le moyen d'unir leurs intérêts avec tant d'adresse, que tous leurs avantages et tous leurs biens sont communs⁴. C'est ce qui me reste à expliquer en peu de mots. Que si Dieu me fait la grâce de pouvoir dire quelque chose qui approche de ces hautes vérités, il y aura de quoi nous étonner de l'affection qu'il a pour les saints, et des grandeurs où il les appelle.

TROISIÈME POINT.

Le Père éternel ayant rempli son Fils de toutes les richesses de la divinité, a voulu qu'en lui toutes les nations fussent bénites. Et comme il lui a donné les plus pures de ses lumières, il a établi cette loi universelle, qu'il n'y eût point de grâce qui ne fût un écoulement de la sienne. De là vient que le Fils de Dieu dit à son Père, qu'il a donné aux justes la même clarté qu'il avait reçue de lui : *Ego claritatem quam dedisti mihi, dedi eis*¹ : « Je leur ai donné la clarté que vous m'avez donnée. » Où, comme vous voyez, il compare la sainteté à la lumière, pour nous faire voir qu'elle est une et indivisible : et que tout de même que les rayons du soleil venant à tomber sur quelque corps, lui donnent véritablement un éclat nouveau et une beauté nouvelle, mais qui n'est qu'une impression de la beauté du soleil, et une effusion de cette lumière originelle qui réside en lui; ainsi la justice des élus n'est autre chose que la justice de Notre-Seigneur, qui s'étend sur eux sans se séparer de sa source, parce qu'elle est infinie : de sorte qu'ils n'ont de splendeur que celle du Fils de Dieu; ils sont environnés de sa gloire : ils sont tout couverts, pour parler avec l'Apôtre, et tout revêtus de Jésus-Christ. L'esprit de Dieu, messieurs, « cet esprit immense qui comprend en soi toutes choses, » *hoc quod continet omnia*², se repose sur eux pour leur donner une vie commune. Il va pénétrant le fond de leur âme; et là, d'une manière ineffable, il ne cesse de les travailler jusques à tant qu'il y ait imprimé Jésus-Christ. Et, comme il a une force invincible, il les attache à lui par une union incomparablement plus étroite, que celle que peuvent faire en nos corps des nerfs et des cartilages, qui au moindre effort se rompent ou se détendent.

C'est cette liaison miraculeuse qui fait que « Jésus-Christ est toute leur vie : » *Christus vita vestra*³. Ils sont « son corps et sa plénitude, »

¹ Rom. VIII, 28.

² Joan. XVII, 22.

³ Sap. I, 7.

⁴ Coloss. III, 4.

*corpus ejus et plenitudo*¹, comme parle l'apôtre saint Paul : comme s'il disait qu'il manquerait quelque perfection au Fils de Dieu, qu'il serait mutilé, si l'on séparait de lui les élus. C'est pour quoi notre bon maître, dans cette oraison admirable qu'il fait pour ses saints, en saint Jean, les recommande à son Père non plus comme les siens, mais comme lui-même : « J'entends, dit-il, que partout où je serai, mes amis y soient avec moi : » *Volo, Pater, ut ubi sum ego, et illi sint mecum*². Vous diriez qu'il ne saurait se passer d'eux, et que son royaume ne lui plairait pas, s'il ne le possédait en leur compagnie, et s'il ne leur en faisait part. Il ne veut pas même que son Père les divise de lui dans son affection. Il ne cesse de lui représenter continuellement qu'il est en eux et eux en lui, qu'il faut qu'ils soient mêlés et confondus avec lui, comme il fait lui-même avec son Père une parfaite unité. Il semble qu'il ait peur qu'il n'y mette quelque différence : *Ego in eis et tu in me, ut sint consummati in unum, ut sciat mundus quia dilexisti eos sicut et me dilexisti*³ : « Je sois en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le monde connaisse que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé. » Et un peu après : *Dilectio qua dilexisti me in ipsis sit, et ego in eis*⁴ : « Que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et que je sois moi-même en eux. » Je suis en eux et vous en moi, afin que tout se réduise à l'unité, et que le monde sache que vous ne faites point de distinction entre nous, que vous les aimez, et que vous en avez soin comme de moi-même.

A ces paroles, messieurs, qui serait l'insensible qui ne se laisserait ému voir ? Certes elles sont si avantageuses pour nous, que je les croirais injurieuses à notre maître, si lui-même ne les avait prononcées. Mais qui peut douter de ce prodige ? Et quoique d'abord cela nous semble incroyable, est-ce trop peu de sa parole pour nous en assurer ? Tenons-nous hardiment à cette promesse, et laissons ménager au Père éternel les intérêts de son Fils : il saura bien lui donner le rang qui est dû à sa qualité et à son mérite, sans violer cette unité que lui-même lui a si instamment demandée. Comme une bonne mère qui tient son cher enfant entre ses bras, porte différemment ses caresses sur diverses parties de son corps, selon que son affection la pousse ; il y en a quelques-unes qu'elle orne avec plus de soin, qu'elle conserve avec plus d'empressement ; ce n'est toutefois que le même amour qui l'anime : de même le Père éternel, sans

¹ Ephes. I, 23.

² Joan. XVII, 24.

³ Ibid. 23.

⁴ Ibid. 26.

diviser cet amour qu'il doit en commun à son Fils et à ses membres, saura bien lui donner la prééminence du chef. Et s'il y a quelque différence en cet exemple, c'est, messieurs, que l'union des saints avec Jésus-Christ est bien plus étroite ; parce qu'il emploiera pour la faire, et sa main toute-puissante, et cet esprit unissant que les Pères ont appelé le lien de la Trinité.

Dites-moi tout ce qu'il vous plaira de la grandeur, des victoires, du sacrifice de notre maître ; j'avouerai tout cela, messieurs, et j'en avouerai beaucoup davantage : car que pourrions-nous dire qui approchât de sa gloire ? Mais je ne laisserai pas de soutenir que celui qui n'aspire pas au même royaume, qui ne porte pas son ambition jusqu'aux mêmes honneurs, qui n'espère pas la même félicité, n'est pas digne de porter le nom de chrétien, ni d'être lavé de son sang, ni d'être animé de son esprit. Pour qui a-t-il vaincu, si ce n'est pour nous ? N'est-ce pas pour nous qu'il s'est immolé ? Sa gloire lui appartenait par le droit de sa naissance ; et s'il avait quelque chose à acquérir, c'était les fidèles, qu'il appelle le peuple d'acquisition. Pensons-nous pas qu'il sache ce qui est dû à ses victoires ? Et cependant écoutons comme il parle dans l'Apocalypse : « J'ai vaincu, dit-il ; je suis assis comme un triomphateur à la droite de mon Père : et je veux que ceux qui surmonteront en mon nom, soient mis dans le même trône que moi : » *Qui vicerit, dabo ei ut sedeat in throno meo*¹. Figurez-vous, si vous pouvez, une plus parfaite unité. Ce n'est pas assez de nous transporter au même royaume, ni de nous associer à l'empire, il veut que nous soyons placés dans son trône : non pas qu'il le quitte pour nous le donner, les saints n'en voudraient pas à cette condition ; mais il veut que nous y régnions éternellement avec lui. Et comment cela se peut-il expliquer, qu'en disant que nous sommes le même corps, et qu'il ne faut point mettre de différence entre lui et nous ?

Après de si grands desseins de la Providence sur les bienheureux, après que Dieu s'est intéressé lui-même à leur grandeur, et s'y est intéressé par ce qu'il aime le plus ; prenez garde, chrétiens, lorsqu'on vous parlera du royaume céleste, de ne vous le pas représenter à la façon de ces choses basses qui frappent nos sens, ou de ces plaisirs périssables qui trompent plutôt notre imagination qu'ils ne la contentent : tout nous y semblera nouveau, nous n'aurons jamais rien vu de semblable : *Nova facio omnia*² : « Je m'en vais faire toutes choses nouvelles. » Comme Dieu, sans avoir égard à ce qu'il a fait des choses, ne considérera plus que ce qu'il en peut faire ; comme il ne sui-

¹ Apoc. III, 21.

² Is. XLIII, 19. Apoc. XXI, 5.

vra plus leur disposition naturelle, et ne prendra loi que de sa puissance et de son amour ; ce ne serait pas une moindre témérité de prétendre concevoir ce qu'il fait dans les bienheureux, que si nous voulions comprendre sa toute-puissance. Mettre les choses dans cet état naturel où nous les voyons, cela était bon pour commencer les ouvrages de Dieu. Mais s'il veut faire des saints quelque chose digne de lui, il faut qu'il travaille *in manu potenti et brachio extenso*¹, « avec une main forte et un bras étendu. » Il faut, dis-je, qu'il étende son bras ; il faut qu'il le tourne de tous côtés pour les façonner entièrement à sa mode, et qu'il n'ait égard à leur disposition naturelle, qu'autant qu'il faudra pour ne leur point faire de violence. Ce sera pour lors qu'il donnera ce grand coup de maître, qui rendra les saints à jamais étonnés de leur propre gloire. Ils seront tellement embellis des présents de Dieu, qu'à peine l'éternité leur suffira-t-elle pour se reconnaître. Est-ce là ce corps autrefois sujet à tant d'infirmités ? est-ce là cette âme, qui avait ses facultés si bornées ? Ils ne pourront comprendre comment elle était capable de tant de merveilles. La joie y entrera avec trop d'abondance, pour y passer par les canaux ordinaires. Il faudra que la main de Dieu ouvre les entrées, et qu'il leur prête, pour ainsi dire, son esprit, comme il les fera jouir de sa félicité. Je vous prie de considérer un moment avec moi ce que c'est que cette béatitude.

Notre âme dans cette chair mortelle ne peut rien rencontrer qui la satisfasse : elle est d'une humeur difficile, elle trouve à redire partout. Quelle joie d'avoir trouvé un bien infini, une beauté accomplie, un objet qui s'empare si doucement de sa liberté, qui arrête à jamais toutes ses affections, sans que son ravissement puisse être troublé ou interrompu par le moindre désir ! Mais que peut-elle concevoir de plus grand, que de posséder celui qui la possède, et que cet objet qui la maîtrise soit à elle ? Car il n'y a rien qui soit plus à elle que ce qui est sa récompense ; d'autant que la récompense est attachée à une action, de laquelle le domaine lui appartient. Comme elle loue Dieu de l'avoir si bien conduite, d'avoir en elle opéré tant de merveilles, cependant que son Dieu même la loue ! Là, Seigneur, toujours on chantera vos louanges ; on n'y parlera, ne s'entretiendra que de vos merveilles ; jamais on ne se lassera d'y parler de la magnificence de votre royaume. *Magnificentiam gloriae sanctitatis tuae loquentur et mirabilia tua narrabunt*² : « Ils parleront de la magnificence de votre gloire et de votre sainteté, et raconteront vos merveilles. » Mais vous ne vous lasserez non plus de leur dire qu'ils ont

¹ Deut. V, 15. — ² Psal. CXLIV, 5.

bien fait ; vous leur parlerez de leurs travaux avec une tendresse de père : et ainsi de part et d'autre l'éternité se passera en des congratulations perpétuelles. O que la terre leur paraîtra petite ! comme ils se riront des folles joies de ce monde !

En est-ce assez, messieurs, ou s'il faut encore quelque chose pour nous exciter ? Que restait-il à faire au Père éternel pour nous attirer à lui ? Il nous appelle au royaume de son fils unique, nous qui ne sommes que des serviteurs, et des serviteurs inutiles. Il ne veut rien avoir de secret ni de réservé pour nous. L'objet qui le rend heureux, il nous l'abandonne. Il nous fait les compagnons de sa gloire, cendre et pourriture que nous sommes ; et il ne nous demande pour cela que notre amour, et quelques petits services qui lui sont déjà dus par une infinité d'obligations que nous lui avons, et qui ne seraient que trop bien payés des moindres de ses faveurs. Cependant qui le pourrait croire, si une malheureuse expérience ne nous l'apprenait ? l'homme insensé ne veut point de ces grandeurs : il embrasse avec autant d'ardeur des plaisirs mortels, que s'il n'était pas né pour une gloire éternelle ; et comme s'il voulait être heureux malgré son créateur, il prend pour trouver la félicité une route toute contraire à celle qu'il lui prescrit, et n'a point de contentement qu'en s'opposant à ses volontés. Encore si cette vie avait quelques charmes qui fussent capables de le contenter, sa folie serait en quelque façon pardonnable ! Mais Dieu, comme un bon père qui connaît le faible de ses enfants, et qui sait l'impression que font sur nous les choses présentes, a voulu exprès qu'elle fût traversée de mille tourments, pour nous faire porter plus haut nos affections. Que s'il y a mêlé quelques petites douceurs, c'a été pour en tempérer l'amertume, qui nous aurait semblé insupportable sans cet artifice. Jugez par là ce que c'est que cette vie. Il faut de l'adresse et de l'artifice pour nous en cacher les misères, et toutefois, ô aveuglement de l'esprit humain ! c'est elle qui nous séduit, elle qui n'est que trouble et qu'agitation, qui ne tient à rien, qui fait autant de pas à sa fin qu'elle ajoute de moments à sa durée, et qui nous manquera tout à coup comme un faux ami, lorsqu'elle semblera nous promettre plus de repos. A quoi est-ce que nous pensons ?

Où est cette générosité du christianisme, qui faisait estimer aux premiers fidèles moins que de la fange toute la pompe du monde : *Existimavi sicut stercora*¹. « Je l'ai regardée comme du fumier ; » qui leur faisait dire avec tant de résolution : *Cupio dissolvi et esse cum Christo*² : « Je désire de me voir dégagé des liens de ce

¹ Philipp. III, 8. — ² Ibid. I, 23.

« corps pour être avec Jésus-Christ; » qui dans un état toujours incertain, dans une vie continuellement traversée, mais dans les tourments les plus cruels et dans la mort même, les tenait immobiles par une ferme espérance : *spe viventes*¹, « vivants par l'espérance ! » Mais, hélas ! que je m'abuse de chercher parmi nous la perfection du christianisme ! Ce serait beaucoup si nous avions quelque pensée qui fût digne de notre vocation, et qui sentit un peu le nouvel homme. Au moins, messieurs, considérons un peu attentivement quelle honte ce nous sera d'avoir été appelés à la même félicité que ces grands hommes qui ont planté l'Église par leur sang, et de l'avoir lâchement perdue dans une profonde paix, au lieu qu'ils l'ont gagnée parmi les combats, et malgré la rage des tyrans, et des bourreaux, et de l'enfer. Heureux celui qui entend ces vérités, et qui sait goûter la suavité du Seigneur ! « Heureux celui qui marche innocemment dans ses voies, qui passe les jours et les nuits à contempler la beauté de ses saintes lois ! Il fleurira comme un arbre planté sur le courant des eaux. Le temps viendra qu'il sera chargé de ses fruits, il ne s'en perdra pas une seule feuille ; le Seigneur ira recueillant toutes ses bonnes œuvres, et fera prospérer toutes ses actions. Ah ! qu'il n'en sera pas ainsi des impies ! Il les dissipera dans l'impétuosité de sa colère, comme la poudre est emportée par un tourbillon². » Cependant les justes se réjouiront avec lui : « il les remplira de l'abondance de sa maison ; il les enivrera du torrent de ses délices³. » Ah ! Seigneur, qu'il fait beau dans vos tabernacles ! Je ne suis plus à moi quand je pense à votre palais ; mes sens sont ravis et mon âme transportée, quand je considère que je jouirai de vous dans la terre des vivants. Je le dis encore uné fois, et ne me lasserai jamais de le dire : « Il est plus doux de passer un jour dans votre maison, que d'être toute sa vie dans les voluptés du monde⁴. » Seigneur, animez nos cœurs de cette noble espérance.

Et vous, âmes bienheureuses, pardonnez-nous, si nous entendons si mal votre grandeur, et ayez agréables ces idées grossières que nous nous formons de votre félicité durant l'exil et la captivité de cette vie. Vous avez passé par les misères où nous sommes : nous attendons la félicité que vous possédez : vous êtes dans le port : nous louons Dieu de vous avoir choisis, de vous avoir soutenus parmi tant de périls, de vous avoir comblés d'une si grande gloire. Secourez-nous de vos prières,

¹ Rom. XII, 12.

² Psal. I, 1, 2, 3, etc.

³ Ibid. XXXV, 9.

⁴ Ibid. LXXXIII, 1, 2, 10 et 11.

res, afin que nous allions joindre nos voix avec les vôtres, pour chanter éternellement les louanges du Père qui vous a élus, du Fils qui vous a rachetés, du Saint-Esprit qui vous a sanctifiés. Ainsi soit-il à jamais.

TROISIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

DE TOUS LES SAINTS,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

Conditions nécessaires pour être heureux : n'être point trompés, ne rien souffrir, ne rien craindre. Elles ne se trouvent réunies que dans le ciel. Nous n'y serons plus sujets à l'erreur, à la douleur, à l'inquiétude : parce que nous y verrons Dieu, que nous y jouirons de Dieu, que nous nous reposerons à jamais en Dieu.

Ut sit Deus omnia in omnibus

Dieu sera tout en tous. I. Cor. xv, 28.

SIRE,

Ce que l'œil n'a pas aperçu, ce que l'oreille n'a pas ouï, ce qui jamais n'est entré dans le cœur de l'homme, c'est ce qui doit faire aujourd'hui le sujet de notre entretien. Cette solennité est instituée pour nous faire considérer les biens infinis que Dieu a préparés à ses serviteurs, pour les rendre éternellement heureux ; et un seul mot de l'Apôtre nous doit expliquer toutes ces merveilles.

Dieu, dit-il, sera tout en tous. Que peut-on entendre de plus court ? Que peut-on imaginer de plus vaste ou de plus immense ? Dieu est un, et en même temps il est tout ; et étant tout à lui-même, parce que sa propre grandeur lui suffit, il est tout encore à tous les élus, parce qu'il remplit par sa plénitude leur capacité tout entière et tous leurs desirs. S'il leur faut un triomphe pour honorer leur victoire, Dieu est tout ; s'ils ont besoin de repos pour se délasser de leurs longs travaux, Dieu est tout ; s'ils demandent la consolation, après avoir saintement gémi parmi les amertumes de la pénitence, Dieu est tout. Dieu est la lumière qui les éclaire ; Dieu est la gloire qui les environne ; Dieu est le plaisir qui les transporte ; Dieu est la vie qui les anime ; Dieu est l'éternité qui les établit dans un glorieux repos.

O largeur ! ô profondeur ! ô longueur sans bornes, et inaccessible hauteur ! pourrai-je vous renfermer dans un seul discours ? Allons ensemble, mes frères ; entrons en cet abîme de gloire et de majesté. Jetons-nous avec confiance sur cet océan : mais implorons l'assistance du Saint-Esprit, et ayons notre guide et notre étoile, je veux dire la sainte Vierge, que nous allons saluer par les paroles de l'ange. Ave.

SIRE, on peut mettre en question si l'homme pour être heureux n'a besoin de posséder qu'une seule chose, ou si sa félicité est un composé de plusieurs parties, et le concours de plusieurs biens ramassés ensemble. Et premièrement il paraît qu'un cœur qui se partage à divers objets, confesse, en se partageant, que l'attrait qui le gagne est faible, et que celui qui est ainsi divisé cherche plutôt sa félicité qu'il ne l'a trouvée. Que s'il paraît d'un côté qu'un seul objet nous doit contenter, parce que nous n'avons qu'un cœur ; il semble aussi d'autre part que plusieurs biens nous sont nécessaires, parce que nous avons plusieurs desirs. En effet, nous désirons la santé, la vie, le plaisir, le repos, la gloire, l'abondance, la liberté, la science, la vertu : et que ne désirons-nous pas ? Comment donc peut-on espérer de satisfaire par un seul objet une si grande multiplicité de desirs et d'inclinations que nous nourrissons en nous-mêmes ?

L'Apôtre a concilié ces contrariétés apparentes dans le texte que j'ai choisi ; puisqu'il nous y fait trouver dans un même objet, premièrement la simplicité, parce qu'il est un ; et tout ensemble la variété, parce qu'il est infini. Dieu, dit-il, sera tout en tous. Il est un, et il est tout. Il est tout, non-seulement en lui-même par l'immensité de son essence, de sa nature ; mais encore il est tout en tous, par l'incompréhensible fécondité avec laquelle il se communique à ses créatures. *Erit Deus omnia in omnibus* : « Dieu sera tout en tous. »

Mais ce que l'apôtre saint Paul nous a proposé dans une idée générale, le docte saint Augustin nous l'explique en particulier, lorsque interprétant ce passage de l'Épître aux Corinthiens, il fait ce beau commentaire : « Dieu, dit-il, sera toutes choses à tous les esprits bienheureux, parce qu'il sera leur commun spectacle, il sera leur commune joie, il sera leur commune paix : » *Commune spectaculum erit omnibus Deus ; commune gaudium erit omnibus Deus ; communis pax erit omnibus Deus*¹.

Et certes pour être heureux, selon les maximes de ce même saint, il faut n'être point trompé, ne rien souffrir, ne rien craindre. Car, comme la vérité est si précieuse, quelque bien que l'homme possède d'ailleurs, il n'est pas assez riche s'il est trompé, et il manque d'un grand trésor : encore qu'il connaisse la vérité, sans doute il n'est point content pour cela s'il souffre ; et quoiqu'il ne souffre pas, il n'est point tranquille s'il craint. Là donc, dans le royaume des cieux, dans la céleste Jérusalem, il n'y aura point d'erreur, parce qu'on y verra Dieu ; il n'y aura point

de douleur, parce qu'on y jouira de Dieu ; il n'y aura point de crainte ni d'inquiétude, parce qu'on s'y reposera à jamais en Dieu : si bien que nous y serons éternellement bienheureux, parce que nous aurons dans cette vue le véritable et le plus noble exercice de nos esprits ; nous goûterons dans cette jouissance le parfait contentement de nos cœurs ; nous posséderons dans cette paix l'immuable affermissement de notre repos. Voilà trois sublimes vérités que saint Augustin nous propose, et que je tâcherai de rendre sensibles, si vous me donnez vos attentions ; afin que vous soyez convaincus que comme il n'y a rien de plus libéral que Dieu qui nous offre de si grands dons, il n'y a rien aussi de plus ingrat, ni de plus aveugle que l'homme qui ne sait pas profiter d'une telle munificence.

PREMIER POINT.

Si l'apôtre saint Paul a dit que les fidèles sont un spectacle au monde, aux anges et aux hommes¹, nous pouvons encore ajouter qu'ils sont un spectacle à Dieu même. Nous apprenons de Moïse que ce grand et sage architecte, diligent contemplateur de son propre ouvrage, à mesure qu'il bâtissait ce bel édifice du monde, en admirait toutes les parties : *Vidit Deus lucem quod esset bona*² : « Dieu vit que la lumière était bonne ; » qu'en ayant composé le tout, parce qu'en effet la beauté de l'architecture paraît dans le tout, et dans l'assemblage plus encore que dans les parties détachées, il avait encore enchéri et l'avait trouvé parfaitement beau : *Et erant valde bona*³ ; et enfin qu'il s'était contenté lui-même en considérant dans ses créatures les traits de sa sagesse et l'effusion de sa bonté. Mais comme le juste et l'homme de bien est le miracle de sa grâce et le chef-d'œuvre de sa main puissante, il est aussi le spectacle le plus agréable à ses yeux : *Oculi Domini super justos*⁴ : « Les yeux de Dieu, dit le saint Psalmiste, sont attachés sur les justes ; » non-seulement parce qu'il veille sur eux pour les protéger, mais encore parce qu'il aime à les regarder du plus haut des cieux, comme le plus cher objet de ses complaisances. « N'avez-vous point vu, dit-il, mon serviteur Job, comme il est droit et juste, et craignant Dieu ; comme il évite le mal avec soin, et n'a point son semblable sur la terre⁵ ? »

Que le soldat est heureux qui combat ainsi sous les yeux de son capitaine et de son roi, à qui sa valeur invincible prépare un si beau spectacle ! Que si les justes sont le spectacle de Dieu, il veut aussi à son tour être leur spectacle ; comme il se

¹ I. Cor. IV, 9.

² Gen. I, 4.

³ Ibid. I, 31. — ⁴ Psal. XXXIII, 15. — ⁵ Job. I, 8.

¹ S. Aug. in Psal. LXXXIV, n° 10, t. IV, col. 897.